



Università degli Studi di Siena
Scuola di Dottorato europea in filologia romanza
École doctorale européenne en philologie romane

XXI ciclo

Il fabliau della Dame escoillee.
Studio introduttivo, testo critico e note

Tesi di dottorato di
Serena Lunardi

I relatore: prof. Alfonso D'Agostino, Università degli Studi di Milano
II relatore: prof. Michelangelo Picone, Universität Zürich
III relatore: prof. Philippe Ménard, Université de Paris IV - Sorbonne

Anno Accademico 2007-2008

SYNTHÈSE

L'appartenance de la *Dame escoillee* au genre des fabliaux n'a jamais été mise en question, grâce au fait que l'auteur lui-même désigne son conte avec le terme *flabel*, au vers 583 (*Teus est de cest flabel la some*); cela a permis d'inscrire ce récit anonyme dans le cercle relativement restreint des 'fabliaux certifiés'. L'œuvre était en effet déjà insérée dans les plus anciennes éditions imprimées du *corpus* des fabliaux, et a été inscrite tant dans les inventaires rédigés par Joseph Bédier et Per Nykrog, que dans le plus récent classement réalisé par Willem Noomen et Nico van den Boogaard. De plus, en raison du nombre relativement élevé des manuscrits qui la transmettent, *La Dame escoillee* occupe la cinquième place dans l'inventaire des textes classiques du genre, conçu par Per Nykrog.

Parmi les témoins, figurent des recueils très importants dédiés aux récits brefs en ancien français : les manuscrits Berlin, Preussischer Kulturbesitz, Hamilton 257 (sigle C); Paris, Bibliothèque Nationale, fr. 19152 (sigle D); Paris, BN, fr. 1593 (sigle E) et Paris, BN, fr. 12603 (sigle F). Mais le fabliau apparaît aussi dans des collections plus restreintes, comme celle conservée dans le ms. Nottingham, University Library, Middleton LM 6 (sigle G), et il a également circulé de manière autonome, comme témoigne le ms. Paris, Arsenal, 3114 (sigle *ø*), qui contient une petite sélection d'œuvres hétérogènes, parmi lesquelles *La Dame escoillee* est le seul récit appartenant au genre des fabliaux.

Cette fortune remarquable auprès du public contemporain nous a amené à considérer avec attention la physionomie de ce conte, qui se distingue par des traits décidément particuliers, assez rares dans les textes qui appartiennent au même genre. Notamment, les savants qui se sont occupés de ce texte ont remarqué le fait que l'action se déroule dans un insolite cadre courtois, et met en scène aux premiers rangs des personnages appartenants à la haute noblesse, ce qui arrive rarement dans les fabliaux. D'autre part, ce décor raffiné entre en opposition avec la brutalité inusitée des événements et la violence du langage: l'auteur met en scène un véritable *crescendo* de cruauté et de sadisme, qui arrive au paroxysme avec l'horrible punition de la protagoniste féminine. La critique a signalé à plusieurs reprises que rarement un texte médiéval (et même un fabliau) rejoint un apogée semblable de violence et de férocité.

Ce dernier trait caractéristique rend particulièrement difficile l'application de la définition de 'conte à rire' à *La Dame escoillee*, définition cependant considérée par les savants comme la plus adéquate à embrasser le *corpus* hétérogène des fabliaux, réfractaire, comme on sait, à toute tentative de taxonomie trop stricte. Le caractère énigmatique de cette pièce a poussé plusieurs savants à s'interroger sur la nature ambiguë du genre et sur la réaction du public. Toutefois, une étude approfondie de *La Dame escoillee*, en état de conjuguer les données de l'analyse textuelle aux éléments offerts par la prospection littéraire et narratologique, faisait encore défaut.

C'est pourquoi on a jugé utile de dédier une étude monographique à ce fabliau, en essayant d'appliquer à l'analyse les méthodologies les plus récentes mises à point par la

critique dans le cadre des recherches concernant cette typologie de tradition et les données complexes qu'elle présente.

En premier lieu, on a entrepris une analyse systématique des six témoins qui transmettent le texte. Les savants ont souligné à plusieurs reprises la nécessité d'entamer une étude d'ensemble des recueils des fabliaux pour mieux comprendre les modalités de transmission et de réception des textes. Dans le cas de *La Dame escoillee*, cette analyse a permis tout d'abord de connaître les circonstances de composition des témoins et de saisir leur structuration. Par exemple, l'analyse codicologique et paléographique du ms. *G* permet d'affirmer avec une certaine sûreté que les fascicules XXX et XXXI, qui contiennent les fabliaux, ne faisaient pas partie de la structure originale du manuscrit. C'est évident en tout cas qu'ils appartenaient à un ensemble unitaire, démembré à un moment donné, probablement pour protéger les contenus du précieux recueil où ils se trouvent aujourd'hui après la perte du plat antérieur de la reliure. Ces données nous incitent à être prudents à propos de l'hypothèse avancée par Keith Busby, qui considère la présence des fabliaux comme partie intégrante du recueil et du projet original qui a guidé la sélection des pièces. Il en va de même en ce qui concerne le manuscrit *F*: l'étude de la fasciculation rend évident qu'on a affaire à une collection factice, altérée et lacuneuse, ce qui contredit encore une fois l'hypothèse d'une unité originale formulée par K. Busby sur base de l'analyse des contenus du recueil.

Naturellement, une connaissance plus profonde des manuscrits, telle que la souhaitait Jean Rychner, serait également très utile pour résoudre le problème complexe de la datation et localisation des œuvres, surtout dans les cas des pièces pour lesquelles on ne possède aucun repère externe en mesure de confirmer les données relatives à l'examen de la langue des versions qui nous sont parvenues. C'est précisément le cas de notre *fabliau*; la difficulté de reconstruire les rapports généalogiques entre les témoins se joint ainsi au manque d'indices qui auraient permis une identification plus précise du (des) copiste(s) qui a (ont) exécuté le travail de copie. Rychner avait déjà souligné que « l'étude de la langue perd certainement beaucoup à être détaillée dans une série de monographies. Elles se répètent inutilement, et négligeant de comparer des pièces appartenant auparavant à des aires dialectales différentes, elles se privent [...] de l'un des moyens les plus propres à déterminer avec plus d'exactitude la part prise par le copiste à la langue et au style des textes » [RYCHNER, *Contribution* cit., I, p. 141].

Quoi qu'il en soit, le croisement des données paléographiques et de celles qui résultent de l'analyse de la langue permet quelques considérations tant soit peu précises. Les six versions du *fabliau* sont datables entre la fin du XIII^e siècle et les premières années du XIV^e. En ce qui concerne la localisation, les traits linguistiques du ms. *C* permettent de supposer une provenance nord - occidentale du copiste, ce qui n'est pas en contraste avec les analyses de Dominique Stutzmann et Piotr Tylus, qui envisagent une production normande de la copie. Par contre, les versions de *La Dame escoillee* transmises par les mss. *D* et *E* paraissent localisables dans le Centre de la France, même si elles présentent quelques rares particularités des dialectes nord - orientaux. En tout cas, les analyses concernant ces deux

manuscripts auraient besoin d'être encore approfondies. Le ms. *F*, en revanche, peut être localisé avec sûreté dans l'aire picarde (notamment, les savants inclinent à le placer aux alentours d'Arras). Pareillement, le copiste qui a exécuté les fascicules XXX et XXXI du manuscrit *G* est de provenance picarde, mais on laisse dans le doute la possibilité, avancée avec circonspection par Charles Harold Livingston, d'une collocation plus précise dans la région du Hainaut, vue l'absence, relevable dans la version de *La Dame escoillee* aussi, du passage de *e* ouvert entravé à *ie*, qui constitue l'un des phénomènes les plus réguliers dans cette région. Finalement, le ms. *e* présente un mélange de traits typiques des dialectes du Centre et de particularités nord – orientales. Il est impossible de discerner si ces dernières sont dérivées du modèle ou si elles sont attribuables au copiste. En tout cas, le manuscrit montre d'avoir été transcrit et composé dans le comté de Champagne, précisément à Château-Thierry, puisqu'il contient la transcription, par la main du copiste, d'un dénombrement de terres appartenantes à la comtesse de Champagne.

En ce qui concerne la datation de la version originale, on peut s'appuyer exclusivement sur le degré de maintien de la déclinaison bicasuelle dans les lieux à la rime. Ce critère est toutefois très fragile, vu l'attachement des copistes du Nord (et notamment de ceux de provenance picarde) au système bicasuel. C'est pourquoi la datation de l'œuvre entre la première moitié du XIII^e siècle, proposée par Noomen et van den Boogaard, doit être maintenue avec une certaine marge de doute. La localisation dans la région normande plus proche de la Picardie est appuyée par le mélange à la rime de termes de provenance normande (*grenotes, cester, aol*) avec des traits phonétiques et morphologiques propres au dialecte picard (par exemple, la rime *fille : orille* aux vers 223-224, et aux vers 47-48 la rime entre *quens* et *boins*).

Une section fondamentale de ce travail est constituée par la reconstruction des rapports généalogiques entre les témoins du fabliau: cette analyse préliminaire s'est révélée en effet un moyen indispensable pour toutes les autres phases de la recherche. On a décidé d'entreprendre une analyse critique des variantes présentées par les six témoins à l'aide de la méthode des erreurs, qui a permis une classification systématique des versions, très utile pour saisir les caractéristiques de la transmission du texte. Une méthode semblable a été employée *in primis* par Jean Rychner, qui a ainsi obtenu des résultats très importants relativement à la connaissance des dynamiques de diffusion des fabliaux et de leurs remaniements. En ce qui concerne *La Dame escoillee*, la seule étude de ce genre a été abordée par Anne-Marie Renkin dans son mémoire de licence, soutenu à Liège en 1977 sous la direction de Madeleine Tyssens.

L'idée de reprendre l'étude des rapports généalogiques est née d'une série de considérations relatives aux résultats des recherches conduites par les éditeurs précédents: tout d'abord, les témoins peuvent être soumis à une collation systématique, étant donné que « tout en divergeant assez considérablement en longueur, ils représentent une seule version de l'histoire » [NRCF VIII, p. 3]. De plus, les éditeurs arrivaient à des conclusions curieusement antithétiques. Même en se fondant tous sur la méthode bédérienne de la sélection du bon manuscrit, Anne-Marie Renkin et Jean-Luc Leclanche choisissent *G* en

tant que manuscrit de base, tandis que Noomen et van den Boogard le rejettent en raison de l'état gravement endommagé des premiers feuillets qui transmettent le fabliau. D'autre part, les éditeurs hollandais admettent que « tous les manuscrits, sauf *G* (et peut-être *C*) pourraient servir de base à l'édition critique » [NRCF VIII, p. 4]; en particulier, ils soulignent les qualités de *D* et de *e*, et affirment que le choix est tombé sur *D* pour le seul fait qu'« il a l'avantage de comporter un prologue » [*ibid.*]. On a décidé donc de reconsidérer les caractéristiques de la tradition dans son ensemble pour essayer d'arriver à formuler une hypothèse de *stemma* en état de rendre compte des rapports entre les six versions du *fabliau*.

L'analyse des variantes et des fautes communes aux six témoins laisse envisager une tradition complexe; à partir d'un même archétype (ω), les versions se divisent en deux familles: la première est composée par les mss. *D* et *e*, qui dérivent d'un même modèle (α), descendant de ω (probablement par l'intermédiaire d'un ms. interposé, qu'on a nommé x). De l'autre côté, les mss. *GEFC* dérivent d'un modèle commun (β), descendant directement de l'archétype. Plus précisément, de β dérivent *G* et γ , qui est le modèle de *E* et de δ , dont descendent les mss. *C* et *F*. Ces regroupements sont confirmés par un certain nombre de fautes et de leçons mauvaises; en outre, l'existence des sous-familles γ et δ est confirmée par la présence d'une série de leçons caractéristiques communes à leur descendants respectifs. Toutefois, la constellation ainsi reconstruite est déstabilisée par plusieurs facteurs: tout d'abord, les deux témoins les plus importants de la famille β (*G* et *E*) présentent un nombre relativement haut de remaniements et un nombre assez large de réfections. De plus, *G* est gravement endommagé, comme on a déjà souligné. En outre, on peut envisager avec une certaine vraisemblance l'existence de deux processus de contamination: en effet, *E* et δ montrent d'avoir emprunté quelques leçons à *D* ou à une version proche de *D*. Les relations complexes entre les témoins sont donc difficiles à démêler, mais l'hypothèse exposée ci-dessus est en état de rendre compte des rapports généalogiques entre les versions du fabliau de la façon la plus vraisemblable, du moins à partir des données que nous offre la tradition.

L'instabilité de la constellation reconstruite à l'aide de la classification des variantes empêche évidemment de fonder la constitution du texte critique sur l'application mécanique du *stemma*. On doit nécessairement procéder à la sélection d'un témoin suffisamment digne de confiance pour qu'on puisse l'utiliser comme base du texte critique. De ce point de vue, c'est justement la reconstruction généalogique qui nous permet de fonder la sélection sur des données complètes et rigoureuses. Notamment, elle démontre que les mss. appartenant à β ne possèdent pas les conditions nécessaires à cette tâche: *G* est endommagé et interpolé, *E* est interpolé et contaminé, *F* et *C* appartiennent au niveau le plus bas du *stemma*: ils présentent un grand nombre de leçons fautives ou suspectes, et ils sont contaminés. C'est donc à la famille α qu'on doit tourner l'attention. Le choix entre *D* et *e* n'est pas facile, puisque tous les deux présentent des bonnes leçons. C'est la reconstruction généalogique qui nous oriente à préférer *D*: en effet, le prologue cité par Noomen et van den Boogard est présent dans les témoins appartenant à β aussi (à l'exception de *F*). Cette indication, conjointement aux relations qu'on envisage entre le

prologue et l'épilogue du fabliau (transmis par tous les témoins) invitent à considérer lacuneux le manuscrit *e*, qui d'ailleurs a perdu une autre brève séquence de vers. La sélection du ms. *D* s'impose donc sur la base de données à notre avis objectives et incontestables.

Notre conclusion va donc appuyer le choix effectué par Noomen et van den Boogaard, qui toutefois avaient collationné les versions du fabliau sans essayer de parvenir à la construction d'un *stemma*, ayant préféré traiter chaque lieu variant individuellement. L'analyse qu'on a conduit dans le cadre de l'édition critique démontre toutefois que la reconstruction des rapports généalogiques donne des instruments plus rigoureux et parfois même plus pénétrants pour la compréhension des dynamiques profondes de transmission. En outre, la reconstruction de la généalogie des versions offre des instruments de premier ordre pour évaluer les leçons du manuscrit de base. De ce point de vue, on s'est écarté des stratégies utilisées par l'équipe hollandaise dans l'établissement du texte critique; Noomen et van den Boogaard suivent en effet le ms. de base même quand ils démontrent finement son inauthenticité et le corrigent seulement quand il est privé de tout sens. Ils justifient cet attachement au ms. de base en affirmant que cela garantit d'éviter « que l'édition n'aboutisse à un ensemble de *lectiones superiores* » [NRCF VIII, p. X]. Mais n'est-ce pas risqué de se fier inconditionnellement à la volonté d'un copiste? Comme l'affirme Philippe Ménard, « le maintien systématique de toutes les leçons d'un manuscrit est pour l'éditeur une protection illusoire: s'en remettre aveuglement au copiste, c'est renoncer à tout esprit critique, c'est oublier les inadvertances des scribes et les incessantes innovations des remanieurs » [MÉNARD, *Fabliaux* cit., p. 11]. Au-delà de toute pétition de principe, on a essayé de suivre la voie indiquée par J. Rychner dans l'édition du *Bouquier d'Aubeville*: « le chemin reste peut-être ouvert pour une certaine pratique, appuyée sur certaines précautions [...]. Le ms. de base présente toujours, par endroits, de faiblesses qui se trahissent elles-mêmes; la comparaison critique en révèle d'autres; pourquoi, alors, ne pas accueillir la leçon à laquelle le *stemma* confère une plus grande autorité? » [Eustache d'Amiens, *Le Bouquier d'Aubeville* cit., p. 18]. Les leçons du ms. de base ont été donc soumises chaque fois à un examen attentif, en tenant compte des variantes présentées par les autres témoins; les variantes ont été évaluées à l'aide des critères de la *selectio*. Dans les cas où *D* se manifeste fautif ou suspect de réfection, on évite d'en reproduire la leçon, en s'appuyant aux autres témoins, pourvu qu'au même endroit ils se montrent suffisamment dignes de foi; de plus, quand la plupart d'entre eux s'accorde contre le ms. de base, on a fait recours aux critères de la *selectio*. En tout cas, le travail critique est exposé en détail dans les notes en bas de page. On a ensuite adopté une disposition traditionnelle du texte critique, avec un apparat positif de variantes, un glossaire sélectif et une traduction en italien, qu'on a essayé, dans toute la mesure du possible, de maintenir fidèle au texte en ancien français. Pour ne pas alourdir excessivement l'apparat critique, on a enregistré les variantes graphiques (ayant purement valeur phonétique) dans une liste distincte.

Étant donné que les versions synoptiques des témoins ont déjà été publiées avec soin par l'équipe hollandaise, cette présentation des données nous semblait préférable: la

dialectique entre texte critique et apparat, en fait, permet d'éviter tout parti pris; dans les cas où l'on a considéré préférable de ne pas intervenir dans le texte critique, on a signalé les possibles reconstructions ou les leçons estimables, concurrentes à celle du ms. de base, dans l'apparat ou dans les notes. On espère ainsi d'avoir rendu transparent autant que possible le travail critique, ainsi qu'il puisse être facilement jugé et éventuellement amélioré.

Parallèlement à l'édition critique, on a conduit une analyse littéraire et narratologique du fabliau. Tout d'abord, l'étude de la construction narrative, de l'équilibre entre ses éléments fondamentales, a joué un rôle important dans le dégagement des remaniements, et a donc fourni un appui important à l'analyse philologique et à l'application des critères de la *selectio*. D'autre part, évidemment, la reconstruction des rapports entre les témoins est une étape fondamentale pour saisir les qualités littéraires du texte et les procédés mis en œuvre par le conteur. Avant tout, on a pu remarquer son art dans la structuration du récit: la construction narrative présente en effet une architecture équilibrée et réfléchie, marquée par trois épisodes principaux, qui entretiennent des relations réciproques profondes et bien structurées. En outre, la caractérisation des personnages, même si elle est dépourvue de profondeur psychologique, est régie par une sorte d'équilibre de forces qui ne manque pas de finesse. Notamment, l'auteur accorde un rôle de premier plan au narrateur, qui intervient dans le cadre même de l'action pour juger l'attitude des personnages et pour orienter le lecteur dans l'interprétation des événements. Cette caractéristique rend évident la valeur exemplaire du récit. *La Dame escoillee* est en effet l'un des fabliaux qui affichent le plus ouvertement une revendication morale: le désir même d'amuser le public est subordonné à l'effort éducatif.

Toutefois, c'est la comparaison de *La Dame escoillee* avec les autres contes qui développent le même thème, celui de « la mégère domptée », l'instrument le plus propre au dégagement des apports originaux de l'auteur du fabliau au noyau narratif traditionnel, qui a eu une diffusion remarquable dans la littérature de tous les pays. Dans le cadre du genre des fabliaux, il est exploité soit par *La Dame escoillee*, soit par le conte de Hues Piaucele, *Sire Hain et Dame Anieuse*; l'affinité entre les deux fabliaux a été remarquée par plusieurs savants, notamment en ce qui concerne le moyen du châtiment de la mégère: dans notre fabliau le personnage du comte met en scène une sorte d'opération chirurgicale ayant pour but la castration (évidemment fictive) de la dame. Dans le conte de Hues Piaucele, à la castration correspond la lutte pour les braies, qui en constitue en quelque sorte une « pudique métonymie » [MARTIN, *La Male Dame* cit., p. 73]. Le rapport entre les deux noyaux narratifs apparaîtra évident dans un des avatars successifs du thème traditionnel, c'est-à-dire la nouvelle de Giovan Francesco Straparola (*Piacevoli notti*, VIII, 2), où le motif de la lutte pour les braies sera mélangé avec celui de la mise à mort des animaux récalcitrants, central dans le deuxième épisode de *La Dame escoillee*. Ce noyau narratif est classé par Stith Thompson dans le *Motif-Index of the Folktales* (sigle T.251.2.3 et T. 251.2.3.1); on en connaît en effet beaucoup d'avatars même dans la tradition littéraire. Dans le cadre de cette filière littéraire et folklorique, dont le représentant le plus célèbre est, comme on le sait, la comédie de William Shakespeare, *The Taming of the Shrew*, *La Dame escoillee* se montre très

proche d'un conte allemand de la même époque, *Die Vrouwen Zucht*, composé par Sibote. Les germanistes qui se sont occupés de ce texte ont approfondi systématiquement la comparaison avec notre fabliau. Leurs recherches aboutissent à supposer la dépendance des deux textes d'une même source, à partir de laquelle les deux conteurs auraient élaboré le motif traditionnel de façon originale. Pour ce qui est du fabliau, on peut considérer comme traits originaux soit la structure ternaire de l'histoire (avec l'introduction de l'épisode du banquet de noces, qui pourrait être inspiré à l'un des contes appartenant aux versions rimés du *Roman des Sept Sages*), soit les références à la littérature courtoise (par exemple à la tradition des lais et aux romans de Chrétien de Troyes pour la structuration de la première séquence), qui revêtent une fonction idéologique bien précise dans le cadre du conte. On ne peut pas parler de parodie *strictu sensu*, parce que le fabliau ne contrefait aucun texte en particulier: les renvois à la littérature courtoise visent plutôt à créer, dans la perception du public, un effet de résonance qui ne se résout cependant pas dans la dimension littéraire, mais plutôt dans celle de la morale: la mégère dénaturée finit pour représenter le miroir déformé de l'image idéalisée de la femme véhiculée par la littérature courtoise, sa caricature grotesque et monstrueuse. Le but de la représentation affreuse et répugnante de la fausse castration sert donc principalement à mettre en garde les maris contre les excès de l'idéologie courtoise et à les rendre conscients de leur rôle de garants de l'ordre naturel et social.

De ce point de vue, le conteur anonyme de notre fabliau tend à actualiser un noyau narratif traditionnel, à le revitaliser en le rattachant à un discours original, propre du débat culturel de son époque. Tout en restant loin de la profondeur de Chrétien de Troyes et de la doctrine de Jean de Meun, son opération demeure néanmoins intéressante, comme le démontre peut-être la tradition manuscrite même, qui reflète vraisemblablement la fortune de l'œuvre à son époque. En tout cas, *La Dame escoillee* se tient fermement ancrée à son cadre culturel, comme le montrent encore une fois les manuscrits qui la conservent, relativement nombreux mais circonscrits dans l'espace et dans le temps, et comme le montre la difficulté même, par le lecteur moderne, de saisir sa valeur et sa fortune auprès du public médiéval.